

Voix ontariennes

Lucie Hotte (dir.), avec la collaboration de Louis Bélanger et Stefan Psenak, *La littérature franco-ontarienne : voies nouvelles, nouvelles voix*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2002, 286 p., 28 \$.

Yolande Grisé, « Ontariois, on l'est encore! », Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2002, 442 p., 35 \$.

Michel Gaulin

Numéro 110,  t  2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37688ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

 diteur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, M. (2003). Voix ontariennes / Lucie Hotte (dir.), avec la collaboration de Louis Bélanger et Stefan Psenak, *La littérature franco-ontarienne : voies nouvelles, nouvelles voix*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2002, 286 p., 28 \$. / Yolande Grisé, « Ontariois, on l'est encore! », Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2002, 442 p., 35 \$. *Lettres québécoises*, (110), 35-36.

Voix ontariennes

Deux ouvrages qui témoignent avec éloquence de la vitalité culturelle de l'Ontario français.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

MICHEL GAULIN

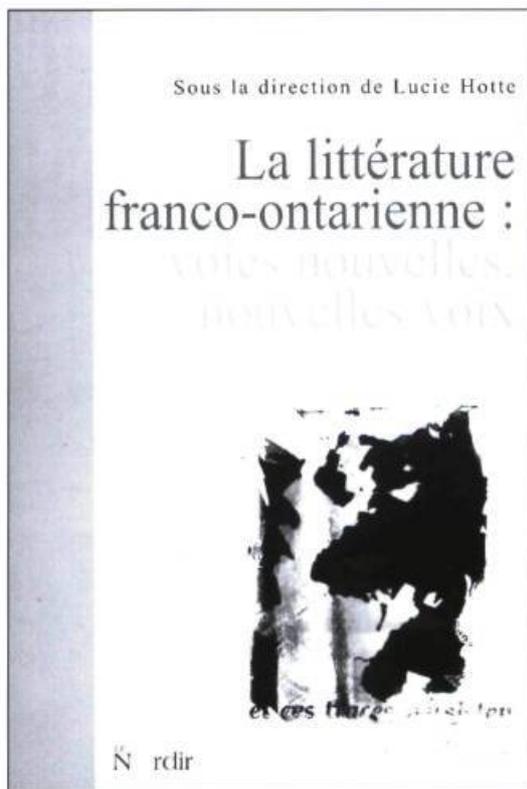
DANS LA FOULÉE DES BOULEVERSEMENTS d'ordre tant politique que social survenus au Québec à partir des années soixante, le dernier quart du XX^e siècle aura été marqué par la forte émergence d'une nouvelle prise de conscience identitaire au sein des communautés minoritaires de langue française ailleurs au pays. Il ne pouvait guère en être autrement à la suite de l'éclatement du vieux rêve d'un « Canada français » homogène, unanime *a mare usque ad mare* dans ses façons de penser, de vivre et d'envisager son avenir. Parce qu'elles faisaient nombre et que le terreau y était bon, les communautés acadienne et franco-ontarienne sont assurément celles qui ont le mieux réussi à tirer leur épingle du jeu dans la nouvelle donne imposée par la conjoncture. Les deux ouvrages qui font l'objet de la présente chronique témoignent en tout cas du puissant ferment qui travaille à l'heure actuelle tant le milieu culturel lui-même que la communauté des chercheurs autour de la question de l'identité franco-ontarienne et des mutations que ce concept a connues au cours des trente et quelques dernières années.

UNE LITTÉRATURE EN MUTATION

La littérature franco-ontarienne : voies nouvelles, nouvelles voix regroupe les actes d'un colloque tenu à l'Université d'Ottawa en mai 2001 pour tenter de cerner les tendances nouvelles de la littérature de l'Ontario français et s'interroger sur le degré de maturité qu'elle a pu atteindre à l'aube du XXI^e siècle.

D'entrée de jeu, je soulignerai l'excellente tenue de ce collectif. Pas un seul texte, ici, dont on puisse déplorer la faiblesse ou qualifier d'étriquée l'exécution. En outre, une belle intelligence organisatrice a présidé à la conception de l'ouvrage et à l'agencement des treize textes qui le composent, répartis en quatre volets : d'abord, des considérations d'ordre théorique, puis un regard jeté, à tour de rôle, sur les trois principaux genres littéraires que sont le théâtre, la poésie et le roman.

Le premier volet, avec des textes d'Annie Pronovost et de Lucie Hotte, donne le ton de l'ouvrage : au cours des quelque trente dernières années, la littérature franco-ontarienne s'est rapidement donné une personnalité propre en délaissant, au profit d'ambitions plus fortement esthétiques, l'obsession étroitement identitaire qui la caractérisait à ses débuts et elle a aujourd'hui atteint une maturité qui augure bien pour l'avenir. De nouvelles approches théoriques et critiques, plus affûtées et plus nuancées, viennent d'ailleurs conforter ce point de vue. Ainsi, Annie Pronovost prend à partie la lecture à la fois trop partielle et partielle qui a longtemps été faite de l'ouvrage de Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, paru en 1975 et



qui, depuis, a dominé le discours critique sur les littératures dites « mineures », en le limitant presque exclusivement à ses aspects politiques et nationaux. Annie Pronovost prône, pour sa part, un point de vue élargi qui prête plus d'attention au rapport dialogique qu'Abbes Maazaoui a cru observer, dans ces littératures, entre, d'une part, une voix « homogénéisante », préoccupée de littérarité et de phénomènes telle la déterritorialisation de la langue, et qui « cherche la reconnaissance des cultures dominantes » (p. 25) et, d'autre part, la voix « hétérogénéisante », tournée vers l'intérieur et dans laquelle trouvent à s'exprimer tout à la fois la marginalité, le politique et le collectif. Plus que de littératures « mineures », Annie Pronovost croit qu'il faudrait parler d'un *mode* mineur d'écriture qui « ne désigne en aucun cas une position hiérarchique de valeur par rapport au majeur » (p. 32) et qui peut s'exercer aussi bien au sein de peuples majoritaires que minoritaires.

Lucie Hotte, de son côté, tente de départager le débat entre l'esthétique du particularisme qui a dominé les années soixante et soixante-dix, attitude caractérisée par « un nationalisme culturel qui a présidé à de nombreuses prises de parole minoritaires » (p. 36), et une esthétique à caractère plus universaliste, issue, dans les années quatre-vingt, de la mondialisation de la culture et qui cherchait à « masque[r] les différences entre les groupes pour ne retenir que l'expérience commune » (p. 41). Entre ces deux tendances opposées, elle voit poindre à l'horizon une troisième voie qui se manifesterait par « une recherche d'équilibre entre l'appartenance à une communauté et la possibilité d'affirmer son identité » (p. 42) grâce à une certaine conception de l'individualisme qui ne fait pas abstraction de l'appartenance d'un individu à un groupe, mais sert plutôt de base à la communalité.

Assez curieusement, c'est le théâtre qui devait le mieux figurer l'« arrivée en ville » de la littérature franco-ontarienne, comme le démontrent, chacune à sa façon, les études de Joël Beddows, de Jane Moss et de Johanne Melançon. Né à Sudbury dans l'oralité, l'improvisation et l'interventionnisme communautaire représenté par le Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO) et ses principaux animateurs, au nombre desquels André Paiement, Jean-Marc Dalpé et Michel Ouellette, le centre nerveux du théâtre franco-ontarien devait, au

début des années quatre-vingt-dix, se déplacer vers Ottawa, où deux dramaturges pourtant issus eux aussi de l'expérience du TNO, Patrick Leroux et Robert Marinier, allaient présenter sur scène des « démarches qui n'étaient pas centrées sur les besoins communautaires ou identitaires d'une collectivité minoritaire », mais bien plutôt sur « l'individu, le rêve, le fantasme et la méfiance de la collectivité » (Beddows, p. 52).

Du côté, maintenant, de la poésie et du roman, à part l'étude de synthèse de Marcel Olscamp consacrée aux nouveaux poètes, dans laquelle l'auteur montre comment, grâce à ces nouvelles voix, la poésie est passée, elle aussi, « de la prise de parole au chant continental » (p. 115), les textes qui forment les deux derniers volets de l'ouvrage sont des études ponctuelles portant sur des auteurs spécifiques dont les voix (et les voies innovatrices) ont surgi à l'attention du public au cours des quelque quinze dernières années. Je signalerai particulièrement à l'attention ici l'étude de François Paré consacrée à la poésie des « transfuges linguistiques », en l'occurrence Robert Dickson, Margaret Michèle Cook, nathalie stephens, trois anglophones qui ont choisi d'écrire en français, l'étude de François Ouellet, tout en finesse et en délicatesse, consacrée à une œuvre d'Agnès Whitfield, *Où dansent les nénuphars*, celle de Kathleen Kellett Betsos, qui explore le phénomène d'intertextualité avec la littérature canadienne-anglaise dans l'œuvre de Daniel Poliquin, et celle, enfin, tout à fait remarquable par la culture littéraire étendue dont elle donne l'évidence, celle que consacre Robert Yergeau au « cri autofictionnel » de Pierre Raphaël Pelletier et au « procès en dérive identitaire » (p. 221) de son narrateur dans deux romans, *La voie de Laum* (voie/voix de l'homme) (1997) et *Il faut crier l'injure* (1998).

DES « ACTES RETROUVÉS »

Ce sont, pour ainsi dire, des « actes retrouvés », pour reprendre la belle expression retenue jadis par le poète et essayiste Fernand Ouellette comme titre de l'un de ses recueils d'essais, que publie Yolande Grisé dans « *Ontariois, on l'est encore!* ». On trouvera ici regroupés, dans l'ordre chronologique de leur rédaction ou de leur parution, un total de cinquante-quatre textes écrits sur une période de près de vingt-cinq ans (1977-2000) et consacrés à des questions



d'identité, d'éducation et de culture (au sens le plus large) en Ontario français.

Montréalaise de naissance, latiniste de formation, Yolande Grisé s'est installée en Ontario au milieu des années soixante-dix pour y poursuivre sa carrière universitaire. Rapidement, elle y a pris fait et cause pour les Franco-Ontariens et leur avenir, tant éducatif que culturel. C'est d'ailleurs elle qui a proposé le terme « Ontariois » pour désigner cette communauté, parce que, plus que l'appellation traditionnelle, il représentait à ses yeux « une tentative "poétique" de forger son propre destin, c'est-à-dire de s'arracher à un sort déterminé par autrui et de se projeter dans l'avenir à bâtir » (« Introduction », p. 24).

Éducatrice dans l'âme, conférencière enthousiaste et énergique, Yolande Grisé a été appelée, au cours des années, à faire de nombreuses interventions dans diverses publications, ainsi qu'auprès de groupes communautaires ou d'éducateurs, non seulement en Ontario mais également dans d'autres parties du pays. Chaque fois, elle y a prêté, à temps et à contretemps, l'importance, pour l'avenir des Franco-Ontariens (et celui de la jeunesse en général), de l'éducation, de l'apprentissage de la langue, d'une insertion active dans une culture dynamique et vivifiante.

C'est avec plaisir qu'on lit (ou relit), même après plusieurs années, ces textes écrits dans une langue souple, élégante, accessible, « souvent militants, bien que la polémique en soit absente », comme l'écrit elle-même Yolande Grisé (p. 12). Cependant, force est de constater que, malgré ses efforts, le terme « Ontariois » ne s'est pas imposé dans l'usage. Les Franco-Ontariens resteront, sans doute pendant bien des générations encore, des Franco-Ontariens...



Une histoire tordante...

Du dino pour dîner

...par un auteur tordu !



Collection Graffiti,
208 p., 9,95 \$,
11 ans et plus

Soulières
éditeur